

LES POSSÉDÉ(E)S

Tim Braden
Sophie Bueno-Boutellier
Cécile Dauchez
Guillaume Gattier
Theo Michael
Lidwine Prolonge
Fabrice Samyn
Analia Saban
Jocelyn Villemont

Vernissage le 2 mai à 18h30

Exposition du 3 mai au 2 juin 2012
À Hors-Les-Murs / HLM, 20 rue St Antoine
13002 Marseille

**TRI-
ANGLE
FRANCE**



SOMMAIRE

INTRODUCTION

NOTE D'INTENTION DE DOROTHÉE DUPUIS

LES ARTISTES DE L'EXPOSITION

AUTOUR DE L'EXPOSITION

INFORMATIONS

Vue de l'exposition monographique
de Matthieu Clainchard, *It's like
a jungle sometimes, it makes me
wonder how I keep from going under*,
du 16 avril au 5 juin 2010, à la
Galerie de La Friche Belle de Mai,
©Jean-Christophe Lett

au second plan:
Matthieu Clainchard
Public Domain I, 2010
Peinture murale

au premier plan:
Liam Gillick
Regulation Screen, 1999
Aluminium anodisé, plexiglas
Courtesy Collection Josée et Marc
Gensollen, Marseille



INTRODUCTION

Les travaux de rénovation des espaces d'exposition de la Friche Belle de Mai poussent Triangle à sortir de ses murs pour son exposition annuelle de printemps. **C'est la galerie Hors-Les-Murs / HLM, nouveau lieu mutualisé des membres de Marseille expos située dans le cœur historique du Panier rue Saint Antoine, qui accueille le projet d'exposition collective 2012.**

Cette dernière exposition de Dorothée Dupuis dans le cadre de ses fonctions de directrice de Triangle France, sera l'occasion de revenir sur cinq ans d'engagement auprès de la scène art contemporain émergente au sein de l'association. L'exposition proposera des oeuvres d'anciens résidents de Triangle, d'artistes travaillant sur le territoire de Marseillais ainsi que d'autres artistes encore peu montrés en France, découverts notamment lors d'un récent voyage de prospection en Californie et au Mexique. Nous attendons un public nombreux pour célébrer ensemble la fin de ces cinq ans qui ont vu l'association grandir et s'épanouir, et donnons rendez-vous à la rentrée pour l'annonce de la nouvelle direction !

L'exposition est aussi l'occasion de faire une proposition plus concise dans les 240 m² de l'espace d'Hors-Les-Murs / HLM, favorisant un format intimiste et une mise en espace inédite, loin de l'esprit industriel des galeries de la Friche. L'esprit de l'exposition se situe bien sûr dans la lignée des recherches issues des mouvements féministes et post-coloniaux qui animent la directrice depuis maintenant quelques années, mais est aussi l'occasion de s'ouvrir à d'autres problématiques et médiums.



LES POSSÉDÉ(E)S

avec des œuvres de
Tim Braden
Sophie Bueno-Boutellier
Cécile Dauchez
Guillaume Gattier
Theo Michael
Lidwine Prolonge
Fabrice Samyn
Analia Saban
Jocelyn Villemont

L'exposition « Les Possédé(e)s » propose d'observer l'œuvre d'art comme le lieu de la négociation entre deux voix dissonantes, celle du monde et celle de l'artiste, à travers l'allégorie du médium. Le médium, personne « capable de percevoir les messages des esprits des défunts », réalise la prouesse de pouvoir parler pour autrui, à charge bien entendu d'en convaincre son public. Il se confronte à la difficulté de retranscrire le plus humblement possible ces voix qui lui sont étrangères : mais ce faisant, il construit paradoxalement une pratique d'auteur, l'éloignant de son simple rôle de serviteur.

La question n'est alors pas tant de savoir si le médium dit vrai, que de comprendre par quels moyens et par quelles stratégies il met en œuvre son discours. La chimère d'une vérité artistique objective a été globalement écartée depuis les années 60: depuis, l'art cherche plutôt à restituer la complexité croissante de nos subjectivités, face à la déliquescence d'un ordre mondial jadis unique. L'artiste s'affirme comme une sorte de traducteur d'expériences, dont seule la virtuosité peut permettre de juger de sa position d'imposteur ou de démiurge, à l'image d'un médium particulièrement possédé par les esprits qui l'animent.

Pour l'exposition ont été choisies des œuvres qui témoignent de cette tension auteur / serviteur : la parole de l'artiste joue à cache-cache avec ce dont il se réclame. Héritiers d'une histoire de l'art séculaire (Analia Saban, Theo Michael), observateurs des civilisations (Jocelyn Villemont, Tim Braden), portes-paroles critiques de sociétés secrètes (Lidwine Prolonge, Guillaume Gattier), agnostiques mystiques (Sophie Bueno-Boutellier, Fabrice Samyn) ou numériques (Cécile Dauchez), les artistes, tels des possédé(e)s, s'expriment souvent pour quelque chose ou quelqu'un d'autre, mais finissent toujours par avoir le dernier mot. Quand dans l'œuvre, point culminant de la schizophrénie médiumnique de l'artiste, arrivent à se combiner subjectivité et vérité universelle jusqu'à l'indifférenciation, elle fait alors taire le temps d'un instant, le violent larsen de nos dissemblances.

Sophie Bueno Boutellier

Oursin fossile, 2009, terre, bois, plâtre, laiton, branche peinte, fil, taille variable, Collection Ginette et Guillaume Houzé, Paris, courtesy de l'artiste, photo : Alexis Zavialoff



TIM BRADEN

Né en 1975 au Royaume Uni. Vit et travaille à Londres.

La peinture est la base de la pratique de Tim Braden, mais il ne se limite pas à ce médium : il combine ainsi souvent les toiles réalisées au sein d'installations comprenant objets et images trouvés, environnements reconstitués de mémoire, ou encore petits films rendant compte d'expériences vécues lors des nombreux voyages auxquels il se livre pour trouver son inspiration, lesquels se rapportent parfois à de micro-performances.

C'est pourtant dans un des buts premiers de la peinture, à savoir son lien à la représentation, qu'il faut chercher l'intérêt conceptuel principal de Braden, comme le décrit en 2008 Douglas Heingartner dans une review au sujet de son travail dans Frieze magazine : « Comme Flaubert cherche "le mot juste", Braden est en quête du "détail" qui dépeindra de la façon la plus efficace un endroit, une émotion ou un souvenir donné. Le travail de Flaubert mélangeait souvent le romantique et le réaliste, et les images et sculptures de Braden tentent d'associer de manière similaire les promesses de l'imaginaire à la véracité du vécu ».

Braden ressuscite de façon crédible bien que teintée, « à l'anglaise », d'une forme d'ironie, la figure de l'artiste en gentleman explorateur, à la recherche d'un exotisme destiné à nourrir une vie oisive et contemplative. Il réactive le potentiel politique d'une telle figure, que le désintéressement intrinsèque des conditions matérielles de la vie transforme paradoxalement en un observateur impartial et cruel des mondes étrangers qu'il visite. La recherche de la beauté, du sublime, du pittoresque, amène ainsi Braden à mettre en exergue dans ses peintures l'incongru et le dramatique au même niveau, par le biais de la « patte » stylistique du peintre, de façon à proposer au spectateur de se projeter dans la situation sans jugement, en libre penseur. N'hésitant pas à faire référence aux artistes illustres l'ayant précédé dans cette démarche, de Delacroix à Matisse, Braden s'attache à offrir dans un monde de l'art souvent politiquement blanc ou noir une vision neutre et honnête, fidèle à sa vision de gentleman, où l'emporte l'espoir que c'est l'humanisme du contemplateur qui décidera du sens à donner aux mises en scène qu'il fait de ces autres mondes.

Tim Braden est un artiste installé à Londres après ses études à la Rijksakademie. Nous l'avons accueilli en résidence à Triangle en 2009. Son travail s'exporte à travers toute l'Europe comme aux Etats Unis: en 2011 à New York à Faye Fleming @Armory; en 2010, avec *Paleis van Decoratie*, à la Galerie Juliette Jongma, à Amsterdam; en 2006 avec *Chère Tante Hanneke*, à la Timothy Taylor Gallery, à Londres, mais aussi lors d'expositions collectives à Los Angeles telle *Through a glass Darkly* à la Nicodim gallery en 2011. Il a également pu participer en 2005 à la Frieze Art Fair, avec *'Catapult'*, présenté par la Timothy Taylor Gallery. Son travail avait déjà été récompensé par l'International Artists' Fellowship Award de l'Arts Council of England.

Tim Braden

Studio, 2010, acrylic on canvas, 164 x 200cm, Courtesy de l'artiste



SOPHIE BUENO-BOUTELLIER

Née en 1974, à Toulouse, France. Vit et travaille à Berlin, Allemagne.

Sophie Bueno Boutellier convoque dans sa pratique d'installation et de peinture des référents a priori opposés, que sont le vocabulaire des sciences et celui du mystique et du religieux. En effet, les objets et matériaux qu'elle utilise procèdent par connotations, et l'artiste s'ingénie à semer le doute quand à ses véritables intentions vis à vis d'eux. À certains instants, on pourrait croire se trouver face à des reliquats géologiques, restes aléatoires d'une civilisation oubliée et fraîchement mise au jour ; à d'autres, on ne peut plus douter de l'assemblage intentionnel des objets et des formes, rassemblés dans un display auto-réflexif où chaque potentialité narrative et symbolique est exploitée à fond, créant comme un champ magnétique invisible qui mettrait l'installation en tension.

On peut effectivement invoquer le passé d'étudiante en pharmacie de Bueno-Boutellier couplé à cinq ans d'études d'art pour tenter de comprendre ce qui anime les choix formels singuliers de l'artiste dans ses installations : son goût pour les drapés suggestifs, les formes minérales, les métaux allusifs, le végétal détourné. Et certainement se trouvent des réponses dans cette double formation. Mais le travail de Sophie Bueno Boutellier, dans l'étalage de sa personnalité et de son style, puisque c'est aussi de cela qu'il s'agit, représente plutôt le mystère de la subjectivité de l'artiste, d'autant plus qu'elle ne souhaite pas particulièrement s'exprimer sur les raisons objectives de la mise en forme de ses œuvres. Elle a très bien ingéré l'injonction moderniste de l'abstraction comme support de l'expérience de l'œuvre du spectateur et accorde une grande importance à ce processus de perception. Mais elle prend aussi acte d'une économie contemporaine post-moderne de l'art où la question du progrès ne se pose plus de façon aussi urgente, et s'autorise alors des digressions entre cultures ancestrales et modernité, mysticisme et rationalisme, dont les seuls points de liaisons se trouvent être les intérêts de l'artiste et sa souveraineté sur les éléments qu'elle utilise et dispose dans ses œuvres. D'observer ces assemblages avec un œil romantique n'est alors pas interdit, voire fortement encouragé : et c'est toute la latitude que nous laisse l'artiste, dont une des certitudes dans cet océan d'associations libres est au moins que l'autonomie de l'œuvre est définitive et inaliénable.

Diplômée de la Villa Arson, Sophie Bueno-Boutellier vit aujourd'hui à Berlin où elle est représentée par la Circus gallery. Nominée pour le prix Ricard en 2009, on a pu voir lors de plusieurs expositions personnelles comme *Rive Gauche*, à Kunstverein Langenhagen en Allemagne ou encore *Adriatique... 3 heures du matin*, à la Freymond-Guth Gallery, à Zurich, qui la représente également depuis 2012, mais aussi lors de foires internationales telle *Present Future Artissima* en 2008 avec une présentation personnelle, *Oursin fossile*, curatée par Aurélie Voltz, à Turin.

Sophie Bueno-Boutellier

Trees are the earth's endless effort to speak to the listening heaven, 2009

Laiton, œuf d'autruche, bouteille et câble, Dimensions variables

Vue de l'exposition « A knock on the window pane », Galerie Carlos Cardenas, Paris, France



CÉCILE DAUCHEZ

Née en 1975 à St Germain-en-Laye, vit et travaille à Marseille

La base du travail de Cécile Dauchez est toujours un matériau (matière, image, procédé, objet trouvé...) qui a attiré en premier lieu l'attention de l'artiste. Cette première relation, comme un coup de foudre, est primordiale, et peut advenir avec à peu près n'importe quoi. C'est un protocole de travail lié à l'affect, mais un affect travaillé, trituré, mené à son terme. Car la relation ne finit souvent pas comme elle a commencé. Cécile Dauchez ne peut absolument pas savoir où la piste qu'elle a trouvée va la mener en termes de finalisation plastique, ou d'intention conceptuelle, une fois qu'elle a commencé à travailler sur un matériau. Le hasard, l'intuition, la recherche, le test, sont autant de techniques possibles emmenant l'artiste dans un voyage sensuel et mental au travers de micro-mondes distincts répondant à leurs problématiques propres. En ce sens, Dauchez est une artiste expérimentale, dans le sens où elle ne cesse de tester les limites des médiums, supports, et objets qu'elle choisit d'investiguer. Elle repère une dissonance, une disruption dans le réel et s'y engouffre... pour des jours, ou parfois pour des années.

L'artiste rattache quand même sa pratique au champ de l'inquisition moderniste vis à vis du matériau, et se pose les problématiques du mimésis, de la représentation, du ready-made, du cadre ou du socle avec une acuité renouvelée du fait de son imperméabilité totale à la notion même de « sujet ». En effet, chez Dauchez les œuvres n'ont pas de grands discours à faire sur notre environnement, sur l'histoire, sur le politique : les choses sont prises comme dépourvues d'historicité ou de connotations propres, et remises en jeu comme vierges de toute signification au sein de la pratique de l'artiste. Ainsi celle-ci peut-elle réutiliser des œuvres d'autres artistes, des chevrons de construction, des arrêtes de poisson, des filets de protection usagés ou des scans de pages de livres ou de batik indifféremment, puisqu'ils sont destinés à voir leurs existences et leurs spécificités formelles mises en avant dans un curieux concept d'amnésie sélective, qui vaut à l'artiste la possibilité de les réinjecter ensuite dans une toute autre direction à l'aide de titres énigmatiques ou autoritaires ; c'est selon. Le concept de style n'est pas étranger non plus à cette pratique d'homogénéisation, affirmant la souveraineté et le pouvoir du regard de l'artiste sur toute autre chose.

Cécile Dauchez est diplômée du Fresnoy, Studio national des arts contemporains et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris. Elle vit aujourd'hui sur Marseille où elle anime régulièrement des workshop à l'École Nationale supérieure du Paysage. Suite à sa Résidence de recherche et création, au Centre d'art 3bisf, à Aix-en-Provence, Triangle France s'apprête à publier un catalogue monographique sur sa pratique, grâce au soutien du C.A.C Arts Visuels PACA. Son travail a pris part à de nombreuses expositions telle *Plaisance*, avec Emmanuelle Lainé et Laetitia Paviani, à La Générale, à Paris, ou *We don't play*, sur une invitation de PPR, à la Ménagerie de verre, Paris, ou encore *Tous les chercheurs et historiens vous remercient*, avec Laetitia Paviani sur une invitation du collectif Mix, au Palais de Tokyo, à Paris.

Cécile Dauchez

Blonde, 2010, Polystyrène, white spirit, 123 x 60 x 4 cm, Courtesy de l'artiste



GUILLAUME GATTIER

Né en 1982 à Annecy, France. Vit et travaille à Marseille.

Guillaume Gattier est un jeune artiste installé à Marseille depuis quelques années, suite à son départ de l'Ecole des Beaux Arts d'Annecy, qu'il quitte avant son diplôme de dernière année. À l'image de cette fuite, Gattier revendique dans sa pratique une certaine désinvolture, plus intéressé par ce qui est en train de se passer que par la finalité des choses et des processus. Ainsi ses œuvres reflètent-elles aussi cet état de fait, et semblent parfois, bien que finalisées, comme laissées à l'abandon, en cours d'achèvement, voire carrément seulement ébauchées. Ce lien distendu au temps donne paradoxalement aux œuvres leur densité, chacune d'entre elles contenant à la fois une idée, la promesse d'une réalisation, ainsi qu'un potentiel d'incomplétude qui garde souvent intacte, à la manière des peintures chinoises se refusant à une représentation fixe de la réalité qui serait contraire au principe vital d'indétermination du Tao, la force sourde des matériaux utilisés et révèle des potentiels narratifs et imaginaires insoupçonnés.

La fuite, le glissement, l'oubli, le gâchis, l'incertitude, le repentir, la perte... autant de notions qui composent le vocabulaire sensible de l'œuvre de Gattier. Artiste dilletant, à l'image d'un Maurizio Cattelan fuyant sa propre exposition, il se joue des attentes et des questions du spectateur pour mieux mettre en scène la nature lacunaire de l'existence. Ses œuvres renvoient ainsi finalement à la figure éternelle de la « vanité », qu'il recompose à l'infini à l'aide de moyens tantôt démesurés, tantôt dérisoires, dans un jeu de hasard qui souligne encore plus le caractère aléatoire du choix de l'artiste, et par là, de la vie même.

Observateur du quotidien, du banal, du mis au rebut, Gattier trouve dans les cultures populaires et underground le matériau premier de ses pièces. Photos trouvées sur des sites en démolition, dessin d'enfants détrempés, branches d'arbre calcinées, vieux magazines, vynils de seconde main, autant d'objets semblant aux aussi avoir été les victimes d'un abandon de leurs propriétaires retrouvent dans les installations de Gattier une seconde vie, rappel cruel des échecs potentiels de la première. Les œuvres de Gattier n'échappent au pathétique que par la virtuosité de ses mises en scène : une célébration à l'intellect comme instrument de survie chez l'homme, face au tragique inéluctable de la condition humaine.

Guillaume Gattier a étudié à l'Ecole Supérieure des Beaux Arts d'Annecy de 2004 à 2007. On a pu voir son travail à Vidéochroniques (Marseille, 2011), au Salon à Nice (2011), aux Ateliers de la ville de Marseille (2011), au Gala de Triangle (2011), au Festival des Arts Ephémères (Marseille, commissariat Thierry Ollat, 2011), aux Ateliers de la Ville de Lyon (sur une invitation de Thomas Jeames, 2010), au Festival d'Art Contemporain d'Ajaccio (2010), à « Imaginez Maintenant » (Fort St Jean, Marseille, 2010), ou encore à la Galerie Frédéric Giroux (Paris, 2007, sur une invitation de Rebecca Bournigault). Il a été lauréat du Prix Louise Baron en 2009.

Guillaume Gattier

D'aussi loin que je me souviens...,
2010, Film 35 mm, plexiglas, bois
Diamètre 180 cm
Courtesy de l'artiste



THEO MICHAEL

Né en 1978 à Panorama, Thessalonique, Grèce. Vit et travaille à Mexico, Mexique.

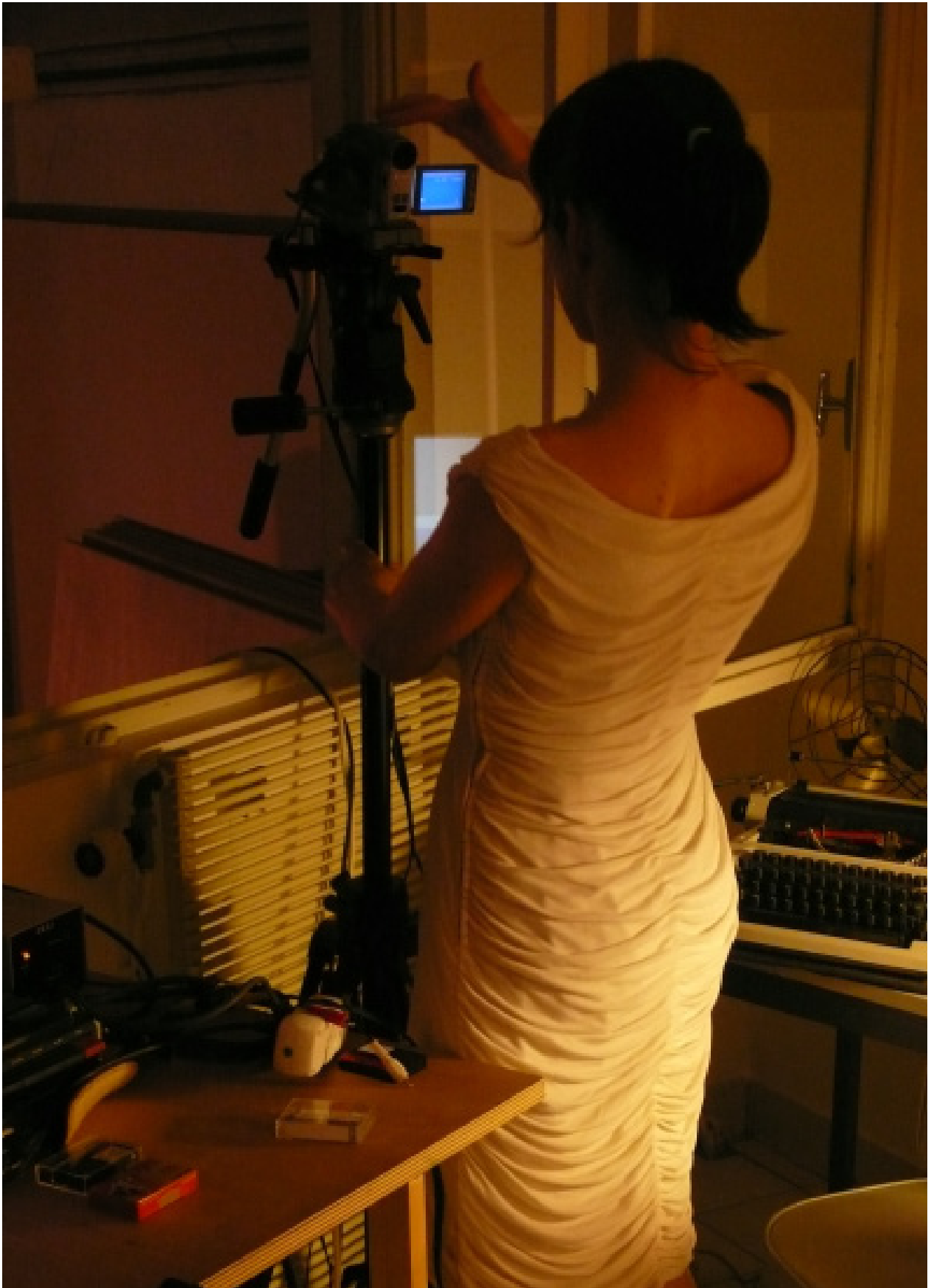
Theo Michael travaille avec l'idée du temps comme élément constructeur et destructeur d'espace : alors que dans le présent, nous érigeons des monuments pensés pour la postérité, l'avenir les condamne à la destruction et au vide. On ne peut s'empêcher de rattacher ces problématiques aux origines grecques de l'artiste : censément berceau de la civilisation occidentale, l'héritage culturel grec devient un répertoire infini de formes dont la possibilité de détournement n'a d'égal que l'omniprésence de leur représentation dans la culture ambiante, qu'elle soit muséale ou populaire, et à leur force symbolique ad hoc.

Son travail, à l'aspect ludique, interroge la subjectivité intervenant dans les processus de construction historique, par le biais de la mise en scène d'artefacts et d'éléments graphiques singeant les méthodes de l'archéologie. Il utilise la technique du collage dans de multiples médias : il mêle des éléments incompatibles et anachroniques, inventant des chronologies factices destinées à désorienter le spectateur et à lui faire perdre ses repères temporels. Il apporte un soin extraordinaire à la confection des œuvres participant de ces cosmogonies, à la manière d'un faussaire cherchant à tromper l'historien ou le spécialiste. Mais la supercherie met en scène très clairement son propre dévoilement : c'est dans ce paradoxe que les œuvres de Theo Michael s'accomplissent réellement. Même quand il n'utilise le lexique de l'antiquité ou du cosmos qu'à des fins décoratives, comme dans ses collages de basketteurs ou ses micro-architectures rocheuses, il commente d'une certaine façon la propension humaine à investir le sujet le plus mineur de spiritualité et de sens historique. À travers ces associations formelles, qui combinent références politiques, populaires, historiques et mythologiques, Théo Michael remet en question l'empirisme et le positivisme qui ont présidé à la modernité. Il révèle le double bind désirant d'une société qui peine à penser au futur autrement que dans l'accomplissement de son passé.

Theo Michael

SOTH, The Splendour Of The Heavens, 2008, Animation vidéo, 10 min, Courtesy de l'artiste

Théo Michael est récemment installé à Mexico après dix ans passé à Londres où il a fini ses études et obtenu un MA au Wimbledon College of Art en 2003. Il a exposé récemment à la Galerie OMR, 2011, Mexico, pour un solo show ainsi qu'à Art Basel Miami Beach 2011 toujours avec OMR. Il a notamment exposé aux dernières Biennales de Thessalonique en 2007 et 2009, à la Kunsthalle Athènes (2010), à la Deste Fondation (2007). Ses films ont été projeté aux festivals BYOB à Mexico, Londres (2011) et Athènes (2010), au Darklight film festival de Dublin (2004) et au Experimental Film Festival de Bangkok (2005). Céléste magazine (Mexico) lui a consacré un important portolio en 2010. Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections privées en Europe et en Amérique.



LIDWINE PROLONGE

Née en 1977 à Langres, vit et travaille à Paris et à Bay sur Aube, France.

Lectrice et cinéphile passionnée, Lidwine Prolonge est une artiste et performeuse qui se nourrit depuis l'adolescence de récits multiples appartenant à des « genres » variés, du polar au teen movie, du film d'auteur à la pornographie, de la science fiction à la comédie musicale, développant un sens intrinsèque de la mise en scène, du récit et du « role playing ». S'arranger pour cadrer le réel de façon à ce qu'il puisse se voir en 16/9e de façon figurée, faire de l'audience de ses performances les protagonistes d'une fiction dont elle seule connaît le dénouement, se costumer à la manière d'une héroïne hitchcockienne pour mieux nous faire croire au conte vénéneux qui se déroule sous nos yeux, autant de procédés qui permettent à Lidwine Prolonge de faire se confondre imaginaire et réalité, de nous faire douter de nos automatismes, de nos réactions, de nos préjugés ou de les conforter, au contraire, jusqu'au malaise.

Formellement, qu'il s'agisse de films (combinant « found footage » et parties filmées par l'artiste), de performances (participatives ou non), de lectures (assemblant extraits de textes romanesques et prose maison) d'installations (faites d'objets semi-trouvés semi-bricolés tels des « props » à la fonctionnalité incertaine), ou encore de photos (et qu'on ne sache pas s'il s'agit de mise en scène ou de clichés préexistants), la pratique de l'artiste s'affirme comme ancrée dans une histoire de l'art bien spécifique. Lidwine Prolonge est en effet héritière des performeuses féministes des années 70, en ce qu'elle met en place une critique efficace des représentations, de genre par exemple, qui continuent de façonner la société contemporaine. Mais elle prend aussi acte des acquis de l'esthétique relationnelle où le corps du performeur agit plutôt comme une présence holographique, présente en creux, obligeant le spectateur à agir et à réaliser sa place active au sein d'un corps collectif éclaté, grignoté par des individualités grandissantes.

Lidwine Prolonge est diplômée de l'École des arts décoratifs de Strasbourg en 2005 après un cursus à l'université Marc Bloch. Elle a exposé dans de nombreux lieux en France et à l'étranger : Marion Meyer Contemporain (Paris, 2011/commissariat Stéphane Bérard), Mains d'Œuvres (Saint Ouen, 2011), Le Commissariat (Paris, 2011), LMD galerie (Paris, 2010/invitation Julie Béna), Interface (Dijon, 2008-2009), Komplot (Bruxelles, 2009, 2011), Biennale d'Izmir (Izmir, 2007/commissariat Emmy de Martelaere), etc. Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections privées, dans une artothèque (Orcca), ainsi que dans la collection du Frac Champagne Ardenne. Ses performances ont été vues au MAMCS Strasbourg (2007/commissariat Dorothée Dupuis), au festival Actoral à Marseille (2010), au festival Brise-Glace à Reims (2009/ invitation Frac Champagne Ardenne), lors de la nuit vidéo Les Yeux la Nuit à Nancy (2008/invitation Les Yeux de l'ouïe&Autour de la Terre), à Mains d'Œuvres (Saint Ouen, 2011). Elle a contribué à la revue Pétunia (n°1), à la revue Horsd'œuvres (n°23), et vient de sortir un catalogue sur son travail aux éditions BlackJack, « Qui a mangé Virginia Woolf » (français/anglais), distribué par les Presses du Réel.

Lidwine Prolonge,

Mrs. Dalloway/K. (détail), Crédit photographique Gwenaël Fournier, 2008



ANALIA SABAN

Née en 1980 à Buenos Aires, Argentine. Vit et travaille à Los Angeles, Californie.

Analia Saban mène une pratique ambitieuse interrogeant l'objet à travers le prisme de l'histoire de l'art, mêlant malicieusement questionnements phénoménologiques intimes à une réflexion plus large sur la société, révélant les rapports de pouvoir qui régissent l'expérience de l'œuvre. La peinture lui apparaît comme la catégorie première à laquelle s'attaquer en tant que poncif formel et sensible, symbole de l'autonomie esthétique. Saban s'attache à déconstruire littéralement l'idée de peintures : ainsi, dans une ancienne série de toiles, elle réalise de petites touches de peinture isolées qu'elle « scotche » littéralement sur la toile vierge pour reconstituer l'image. Plus récemment, elle annule les couches de peintures à l'aide d'un laser, reflétant de façon littérale et humoristique l'éternelle question de la disparition de la peinture.

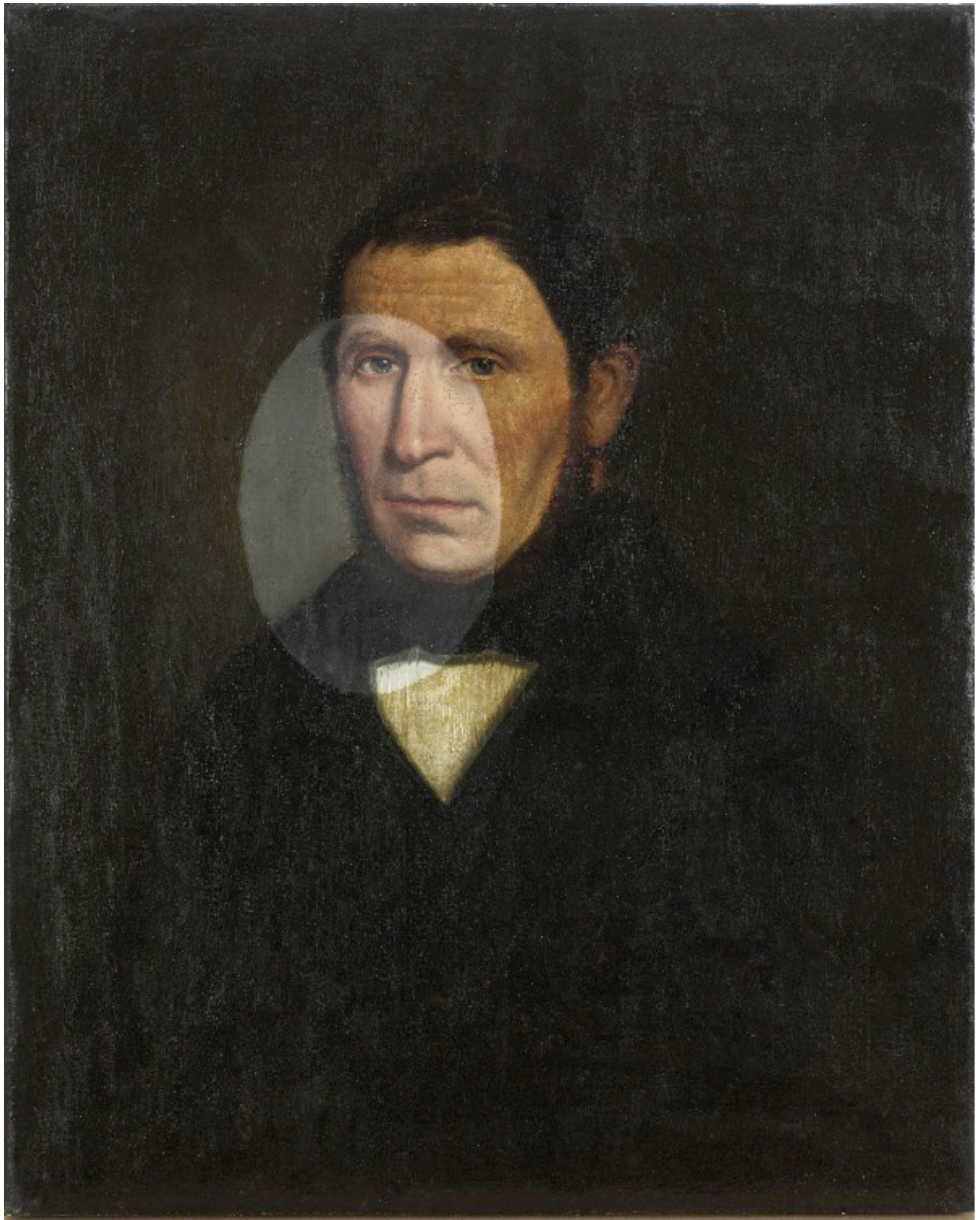
Le travail de Saban est intéressant en ce qu'il, à l'image des travaux de nombreux artistes de la scène californienne, observe de l'intérieur l'activité du studio pris comme une sorte de « maison » de l'artiste. D'ailleurs les œuvres de Saban parlent souvent du domestique : une série récente de toiles présente des surfaces planes moulées en kaolin blanc d'objets tels torchons, serviettes, draps, taies d'oreiller, autant de monochromes réinterprétés façon femme au foyer. Déceler la trace d'une critique dite « féministe » dans les travaux de Saban (l'artiste ne renie pas ce côté), n'affaiblit pas la monumentalité et la présence formelle des pièces, bien au contraire : celles-ci s'affirment justement comme les supports osés d'un discours critique sous-jacent sur la fragilité du concept de « génie artistique » ayant présidé à la modernité. Et laissent le spectateur ému, saisi ou souriant devant l'innovation plastique proposée par l'artiste, comme ces photographies révélées alors que l'émulsion sensée recevoir l'image n'est pas encore sèche, l'artiste pouvant alors intervenir sur l'image directement avant sa fixation sur le papier. Sur l'une d'elles on voit l'émulsion révélée poussée par les doigts de l'artiste dans une pelle de cuisine; sur une autre c'est la ligne d'horizon qui se brouille et semble poursuivre de sa nuée un oiseau solitaire échappant au carnage visuel. Traffic ludique du réel, le travail de Saban met à jour de façon à la fois démiurgique et modeste le pouvoir que possède l'art : nous faire voir, considéré, agir autrement.

Analia Saban a été diplômée de la Loyola University, New Orleans (BFA 2001) et de l'University of California, Los Angeles (MFA 2005). Elle a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles : Galerie Praz-Delavallade, Paris, France (2011, 2009, 2007) ; Thomas Solomon Gallery, Los Angeles (2011, 2009) ; Josh Lilley Gallery, London (2010) et Galerie Sprüth Magers Projekte, Munich (2007). Son travail a récemment été montré dans l'exposition *How Soon Now* à la Rubell Family Collection Contemporary Art Foundation (Miami, 2010). En 2009, elle reçut le prix Durfee Foundation ARC et en 2010 le City of Santa Monica Artist Fellowship. Elle participe en 2012 à la Biennale du Hammer Museum Los Angeles, qui a d'ores et déjà acquis plusieurs de ses œuvres dans leur collection.

Analia Saban

TBag with Canvas #2

2011, Acrylic on canvas, 19 1/2 x 12 1/2 x 4 3/4, Image courtesy of Thomas Solomon Gallery, Photo Credit: Brian Forrest, all credits goes to Analia's studio



FABRICE SAMYN

Né en 1981 à Bruxelles, Belgique, où il vit et travaille.

Fabrice Samyn est un jeune artiste belge chez qui on peut retrouver l'esprit de décalage caractéristique de certaines productions artistiques wallones, bien qu'appliqué à des sujets particulièrement cruciaux en ce qui concerne l'histoire de l'art, notamment celle de la peinture. Samyn est en effet fasciné par les buts, visées et moyens d'un certain art classique : il se pose la question de la réactualisation de ses enjeux au sein d'une pratique contemporaine, et cherche à percer en quoi ses leçons sur la façon de regarder et la valeur à donner à cet acte demeurent plus que jamais d'actualité dans une époque où les images se multiplient et circulent à une vitesse incontrôlable.

On pourrait avoir l'impression que pour Samyn, nul n'est besoin de renouveler les sujets : pour parler d'image, et de la façon dont celles-ci engagent notre regard, il suffit d'observer la façon dont la peinture classique a envisagé la chose et de disséquer ses enseignements dans des installations où prime la mise en abyme. L'artiste est en effet fin sémiologue, et possède une conscience aigüe des procédés visuels de son temps : le recadrage, l'image trouvée, la reproduction, la copie, qui sont autant de procédés contemporains qu'il réutilise pour actualiser des référents ultraclassiques tels la peinture hollandaise ou italienne de la Renaissance.

Samyn s'est ainsi fait connaître notamment par ses séries intitulées « Dévernissage » : il acquiert des peintures anciennes d'anonymes qu'il dévernit localement, mettant en exergue certains détails, qu'ils soient de simples jeux formels, qu'ils soulignent précisément un rapport à l'espace ou encore la catégorie à laquelle appartient le tableau. Une façon de réactualiser selon lui notre rapport à l'art classique dont il pense qu'on peut « convertir » les sensations réflexes tels le rapport au sacré ou à la tradition mais dans un sens contemporain, plus proche de nous. Fabrice Samyn n'est alors définitivement pas un mystique : mais plutôt un artiste conscient des processus esthétiques historiques et qui souhaite s'inscrire dans une tradition pour en récupérer les fruits plutôt que de jouer le simple jeu de rupture de la modernité.

Fabrice Samyn vit et travaille à Bruxelles. Il est représenté par la galerie Messen de Clercq qui lui consacre actuellement l'exposition monographique *Vanishing Point of View*. Il a fait l'objet de plusieurs expositions monographiques en Belgique et en Allemagne, *The only unexisting one*, à Sies + Höke, à Düsseldorf, en 2011, *Sans date d'inspiration* (avec Laetitia de Chocqueuse), à Speedy Wash, Wiels Extra Muros Brussels, en 2009, ou encore *Intervalles* (avec Kelly Schacht), curaté par Devrim Bayar, Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, et *All the time we are*, au Lehmbruck Museum, à Duisburg, en 2007. Son travail a également pu s'exporter à New York lors de l'exposition, *Avec Le Temps - In Time*, avec un commissariat de Tim Goossens, à la Robert Miller Gallery, mais aussi à Rome au sein de l'exposition *Nel Palmo della mano*, au Nuova Pesa Centro per l'Arte Contemporanea.

Fabrice Samyn

Œillère, ca 1850 - 2007, Locally
devarnished antique painting, 63 x 50
cm, Declercq



JOCELYN VILLEMONT

Né en 1986, en France. Vit et travaille à Glasgow, Royaume-Uni.

Les installations de Jocelyn Villemont, jeune sculpteur français installé à Glasgow suite à ses études au fameux MFA sculpture de la ville, combinent objets trouvés et/ou modifiés, sculptures « shapées » le plus souvent en bois, dessins et aquarelles reprenant des motifs naïfs, et d'autres formes et matériaux selon les occurrences d'exposition. Les œuvres s'inspirent formellement de différents lexiques culturels : cultures adolescentes telles le skate-board et le surf, cultures festives telles les musiques électroniques et leurs références aux produits stupéfiants, cultures primitives réelles (amérindiennes) ou imaginaires (préhistoriques), cultures populaires dites kitsch, etc. convoquées dans des espaces temps unifiés le temps d'un accrochage. Les références se heurtent, apportant de nouvelles lectures de ces éléments déjà fortement connotés, et composant clairement le tableau idyllique d'un multiculturalisme heureux et décomplexé.

Ses dernières vidéos présentent des rencontres entre des protagonistes incongrus engagés dans des conversations au premier abord mystérieuses. Dans « The Troublemakers », deux ados skateboarders s'interrogent dans un décor forestier sur l'origine des objets, autour d'un gourdin trouvé sur les lieux, en fait un artefact réalisé par l'artiste. Le décalage et le rire naissent de ces paroles complexes et réflexives de la bouche même de ceux que les experts de la « haute culture » voient comme de parfaits ignorants. De même dans « Hard Times » c'est un smiley de pierre qui fait la leçon à un jeune technophile égaré dans la campagne écossaise, lui rappelant que les occurrences premières de la free party sont les danses tribales préhistoriques. Les vidéos, parfois elles-mêmes enchâssées dans des dispositifs sculpturaux, modèrent alors l'optimisme criard du travail de volume et permettent de mettre à jour l'universalité de certaines problématiques dans les civilisations humaines, et soulignent la difficulté du dialogue par delà les différences.

Après être diplômé de l'ENSA Bourges, Jocelyn Villemont a souhaité compléter son cursus par un Master à la Glasgow School of Arts. Il vit toujours en Écosse, et la Collective Gallery NWSP- à Edimbourg, lui a consacré une exposition personnelle l'année dernière. Mais on a également pu découvrir son travail en 2007 au Consortium de Dijon, lors de l'exposition *Feed me with your kiss*, ou encore lors de l'édition de 2010 de la Biennale de Mulhouse, mais aussi au 56ème Salon de Montrouge à La Fabrique en 2011.

Jocelyn Villemont
SUNBURST (Chief Joseph,) 2010,
Bois teinté, bois peint, couverture,
140 x 200 x 100 cm

AUTOUR DE L'EXPOSITION

CONFÉRENCE DE VANESSA DESCLAUX À HLM LE 17 MAI À 19H30

Née en 1981 à Remiremont, vit et travaille à Paris.

Vanessa Desclaux est professeur en histoire des arts à l'école nationale supérieure d'art de Dijon. Elle est mène parallèlement un doctorat au Goldsmiths College à Londres. Elle a été en charge du programme d'exposition du Bloomberg Space à Londres 2009 et 2010. Commissaire d'exposition indépendante, elle a déjà publié plusieurs essais critiques sur le rapport paradoxal entre le discours et l'intention artistique. Elle viendra partager avec nous certaines de ses recherches en ce sens effectuées pour sa thèse de doctorat autour de l'artiste Matt Mullican, artiste-médium-affabulateur notoire.

LA MONOGRAPHIE DE CÉCILE DAUCHEZ

Triangle France a la joie cette année de publier la monographie d'une artiste marseillaise qu'elle suit depuis longtemps et particulièrement depuis sa résidence au centre d'art 3bisF, à Aix en Provence. Déjà présente dans l'exposition, Cécile Dauchez trouve avec cette édition la première opportunité de montrer toute l'ampleur de ses questionnements plastiques.

Monographie publiée avec le soutien du CAC Arts Visuels de la Région Paca, Éditions P, 60 pages couleur, texte de Maxime Thieffine et entretien entre l'artiste et Dorothée Dupuis, 25 euros, www.editions-p.com.

INFORMATIONS

Exposition du 3 mai au 2 juin 2012
du mardi au samedi
de 15h à 19h

à Triangle France
c/o Hors-Les-Murs / HLM
20 rue St Antoine
13002 Marseille

Visite tout public le samedi à 17h et à visite@trianglefrance.org

Cette exposition est associée au Printemps de l'Art Contemporain 2012, rassemblement d'événements et vernissages, ayant lieu du 17 au 19 mai 2012, organisé par Marseille expos, réseau de 25 structures d'art contemporain à Marseille. Plus d'informations : www.marseilleexpos.com

Triangle France, association fondée et installée à la Friche Belle de Mai depuis 1995, a pour but de promouvoir l'art contemporain par le biais d'un programme de résidences d'artistes, d'expositions, d'événements et d'éditions dans ses locaux mais aussi dans des lieux partenaires en France ou à l'étranger.

Pour plus de visuels et d'informations concernant l'exposition et le voyage de presse:

Alexandra Lécuyer
presse@trianglefrance.org

Triangle France
Friche Belle de Mai
41 rue Jobin
13003 Marseille
Tel : 04 95 04 96 14
www.trianglefrance.org



PRIN
TEMPS
DE L'ART
CONTEMI
PORAIN



CONSEIL
GENERAL
BOUCHES-DU-RHÔNE



Région
PACA

SEXTANT
ET
PLUS

marseille expos
réseau des galeries & lieux d'art contemporain
LE CARTEL



ens a _bourges



Ministère
Culture
Communication

PARISart